

Expériences sensibles à la Biennale

A Venise, les artistes latino-américains se distinguent par leur subtilité

Arts

Venise

Une cuve carrée pleine d'une eau verte, dans la pénombre de l'Arsenal. L'eau s'agite et des formes commencent à émerger : maquettes de bâtiments, modèles réduits d'arbres. Ces architectures sont familières : ce sont celles des pavillons nationaux des Giardini. On reconnaît colonnades, verrières, coupes. A peine a-t-on eu le temps de se repérer, la maquette commence à s'enfoncer. L'eau verte coule dans les allées et les Giardini disparaissent, engloutis.

Cette pièce du Chilien Alfredo Jaar n'est-elle qu'une provocation ? Ou l'adaptation du film catastrophe au monde de l'art ? C'est en tout cas l'une des œuvres les plus remarquées de la Biennale de Venise et l'un des signes d'une présence latino-américaine particulièrement visible et intéressante.

Si les deux précédentes Biennales étaient marquées par le surgissement du Moyen-Orient et du Maghreb – peu convaincants cette année –, l'actuelle rappelle combien ceux d'Amérique latine et d'Amérique centrale comptent aujourd'hui. Jaar, qui est né en 1956 et vit à New York, en est l'un des plus reconnus.

A quelques pas de lui se trouve l'exposition réunie par l'Institut italo-latino-américain (IILA), « El Atlas del Imperio ». Toutes les nationalités du continent se côtoient, autour de l'odorante et voluptueuse installation de pigments et d'épices que la Bolivienne Sonia Falcone a disposée sur le sol et dont les parfums attirent de loin.

Une énergie intense

Parfum encore : celui dont l'Uruguayen Martin Sastre raconte en vidéo l'histoire satirique. La Brésilienne Juliana Stein, le Panaméen Jhafis Quintero, l'Argentin Guillermo Srodek-Hart, le Nicaraguayen Marcos Agudelo : autant

de surprises qui arrêtent le regard. Peu de points communs entre eux, si ce n'est la même volonté d'aller droit à ce qui est essentiel pour chacun d'eux, que ce soit une réflexion sur l'histoire coloniale, la situation politique ou l'autobiographie. Sans doute est-ce pourquoi leur réunion produit une impression d'énergie intense, jusque dans la surabondance d'œuvres juxtaposées dans un espace un peu étroit pour la vingtaine de participants réunis.

Pour trouver le pavillon du Mexique, il faut marcher jusqu'à l'église San Lorenzo, à demi ruinée. Ariel Guzik y a placé une machine nommée *CordioX*. Elle a quatre mètres de haut et un cristal de quartz en son centre. Son principe est de transformer en vibrations – donc en sons – des modifications de l'atmosphère que les sens humains ne peuvent percevoir. Auparavant, Guzik, qui est né à Mexico en 1960 et est aussi compositeur, a tenté des expériences de transcription sonore du passage des nuages ou de la communica-

tion des baleines entre elles.

Il a parmi ses projets celui d'un sous-marin qui permettrait d'entrer en communication avec elles. Utopie ? Pas sûr, à en juger d'après *CordioX*. Cette machinerie savante et incompréhensible aurait enchanté Duchamp et Roussel. Dans San Lorenzo, où Vivaldi, mais aussi Luigi Nono, donnèrent des concerts, elle impose immédiatement, par sa seule présence énigmatique, le silence et une attention insistante et durable. Tout le contraire des « coups » brièvement spectaculaires et vite oubliés dont tant d'artistes se contentent. Ne pas marcher jusqu'à San Lorenzo serait se priver de l'une des rares expériences subtiles et sensibles que propose la Biennale. ■

PHILIPPE DAGEN

